

Bleri LLESHI

**LA PUISSANCE
DE L'ESPOIR**

Injustices & antidotes

nowfuture
— ÉDITIONS —



« Tout ce qui est fait de grand
dans le monde
est fondé sur l'espoir. »

Martin Luther King Jr.

Introduction

Les doigts de mon père sont pleins de cicatrices. La peau de ses mains est rêche au point que le simple fait de les toucher est douloureux. Je les regarde et tente d'imaginer ce que cela signifie, de travailler de ses mains plus d'un demi-siècle. Aujourd'hui, mon père a soixante-cinq ans et travaille toujours comme au premier jour.

Enfants, nous ne pouvions pas aller voir son lieu de travail, un petit abattoir abandonné à l'extérieur de la ville, près d'un ruisseau. Mon père ne voulait pas que nous suivions son exemple et que nous finissions près du même ruisseau, dans les mêmes conditions.

En 2017, pour la première fois, j'ai visité l'abattoir aujourd'hui presque entièrement démolí. Des murs encore à peine dressés. Le toit en béton qui fuit de tous côtés est recouvert d'une grande bâche en plastique maintenue en place par des pierres. Mon père a travaillé ici pendant quarante ans.

Lorsque je suis rentré ce soir-là, je lui ai demandé combien d'années il voulait encore travailler. «Aussi longtemps que je le peux, car on ne sait jamais ce que nous réserve demain», me répondit-il brièvement. Bon nombre de personnes s'épuisent au travail pour pouvoir partir en vacances. Mon père n'a qu'un jour de libre par an : le 1^{er} janvier, il reste à la maison. Tous les autres jours de l'année, il travaille. Il n'a pas de congés payés, pas de pécule de vacances, pas de treizième mois, pas de droits sociaux. En Belgique, une telle situation serait impensable.

L'avenir l'inquiète. Il a vu des milliers de compatriotes quitter l'Albanie parce qu'ils n'y avaient aucune

perspective. Ils prennent la direction de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de la France. Après quelques mois dans un centre d'asile ou dans un camp de réfugiés, la plupart sont ramenés en Albanie par avion. Souvent, ils retentent leur chance peu après. Lorsqu'on vit dans le désespoir, on s'accroche à la moindre lueur d'espoir. Ce sont souvent de jeunes ménages ou des parents animés par le même souhait que mon père : un avenir meilleur pour leurs enfants.

Je fixe les mains de ma fille qui vient tout juste d'avoir neuf mois. Chaque jour, elles deviennent plus fortes. Elle veut saisir de ses petites menottes tout ce qui passe à sa portée. Ce « demain » qui préoccupe mon père, c'est l'avenir de ma fille. Lorsque je pense à son avenir, il arrive que l'inquiétude me gagne. En tant qu'animateur pour la jeunesse, je me trouve de plain-pied dans la réalité bruxelloise. Je vois régner la pauvreté et le désespoir. Je sais dans quelles conditions difficiles de nombreuses personnes vivent aujourd'hui et combien leurs perspectives sont minces.

Mes parents ont connu encore plus de difficultés. À un point tel que je ne peux l'imaginer. Ils ont suivi huit ans d'enseignement. Tous deux se sont sacrifiés pour l'avenir de leurs enfants. Quant à moi, j'ai passé dix-huit ans sur les bancs de l'école et à présent, je suis enseignant. Je dois à mes parents d'être l'homme que je suis aujourd'hui, à ces parents qui n'ont jamais baissé les bras ni renoncé à l'espoir. L'espoir d'un avenir meilleur pour ceux qui viennent après eux.

L'espoir est le moteur de la vie. Sans espoir, pas de vie. C'est l'espoir qui nous fait avancer, même les jours les plus difficiles. L'espoir tel que je l'approche dans ce livre montre qu'il est possible de nous changer nous-

mêmes et de changer le monde. Il sert à rendre le changement possible. Vu le désespoir et le cynisme croissants, nous avons besoin d'alternatives, des alternatives pour nous surpasser. L'une de ces alternatives est l'espoir actif.

Si nous voulons transformer le désespoir en espoir, il est important d'en comprendre d'abord les causes. Pour permettre le changement, nous devons d'abord cerner les problèmes et les nommer. Ensuite, nous devons nous engager pour mettre au point des alternatives positives. Dans ce livre, j'étudierai des exemples concrets d'espoir et proposerai des conseils et des clés de compréhension sur la façon dont nous pouvons nous-mêmes apporter des changements positifs dans le monde.

J'ai voulu rendre ce livre le plus accessible possible pour atteindre le plus grand nombre et entrer en dialogue avec eux. Je pars de mon expérience personnelle. Mais nous ne pouvons pas commettre l'erreur de considérer notre propre expérience comme une référence absolue, ou de généraliser. C'est pourquoi je recherche aussi l'approfondissement théorique et la réflexion. Dans mon travail, je tente toujours de relier la théorie et la pratique. Les deux aspects s'enrichissent et se renforcent. Il est important de jeter des ponts. Or, ce n'est possible que si nous brisons les frontières et cherchons la connexion. Je réalise pleinement qu'en reliant mon expérience personnelle aux structures sociales et politiques plus larges, je politise l'aspect personnel. Cela peut engendrer le changement, pas seulement pour moi-même, mais aussi pour les lecteurs et d'autres qui s'en trouveront inspirés.

Personnellement, je m'inspire d'hommes et de femmes qui ont procédé de la même manière. Comme Martin Luther King Jr. Il a entamé sa lutte contre la ségrégation dans sa petite ville et est devenu l'un des principaux dirigeants du mouvement des droits civiques. Son engagement a pris brutalement fin il y a cinquante ans, lorsqu'une balle le priva de vie. Mais son exemple d'espoir et d'amour demeure toujours vivace. Dans ce livre, King occupe une place centrale : c'est ma façon de l'honorer. En évoquant sa vie et sa pensée.

Le but que je poursuis en écrivant ce livre est très simple : faire découvrir aux lecteurs la force de l'espoir et les inspirer pour qu'ils apportent un changement positif dans le monde. J'espère que ceux qui œuvrent déjà activement au changement positif s'en trouveront renforcés dans leur engagement. Et j'espère que ceux qui ne sont pas encore actifs seront incités à ne plus rester sur la touche, mais à devenir les coauteurs du changement. Je me rends compte qu'il s'agit là d'un objectif ambitieux pour un livre, mais je suis plein d'espoir.

PREMIÈRE PARTIE

Martin Luther King Jr.

« Nos vies commencent à finir le jour où
nous devenons silencieux à propos des
choses qui comptent. »

Martin Luther King Jr.



Take my hand, precious Lord

3 avril 1968. Martin Luther King Jr. est en route pour Memphis, une ville du sud des États-Unis. Le vol au départ d'Atlanta, la ville de King, a du retard suite à une alerte à la bombe. Le pilote s'en excuse et informe les passagers que tous les bagages doivent subir un nouveau contrôle pour garantir la sécurité de Martin Luther King. Le danger n'empêche cependant pas ce dernier de se rendre à Memphis. De telles menaces sont son lot quotidien. Voilà dix ans que King est le principal *leader* du mouvement des droits civiques aux États-Unis.

À Memphis, il va assurer les éboueurs afro-américains de son soutien. Comparés à leurs collègues blancs, ils sont sensiblement moins bien payés et leurs conditions de travail sont beaucoup plus difficiles. Plusieurs éboueurs sont morts au travail en raison de conditions de travail insalubres. Par mauvais temps, les éboueurs blancs peuvent rester chez eux tout en étant payés, un avantage dont sont privés leurs collègues afro-américains.

Ce jour-là, King prononce un discours au Mason Temple, le quartier général de la Church of God in Christ. Ce sera le dernier. Un discours prophétique.

King l'entame en disant que si Dieu lui demandait à quelle époque il aurait aimé vivre, il aurait répondu vouloir faire tout un voyage qui commencerait en Égypte. Ensuite, il ferait halte chez les philosophes grecs tels que Socrate, Platon et Aristote. Puis il poursuivrait son voyage en se rendant dans la Rome antique. «Mais je ne m'y arrêtera pas», dit King. Il irait alors

à la rencontre des Lumières, avant de se diriger vers l'époque d'Abraham Lincoln, puis vers 1933 et les années de la Grande Dépression. Ici non plus, King ne voudrait pas s'arrêter. Il dirait à Dieu: «Si Tu m'accordes de vivre juste quelques années dans la seconde moitié du xx^e siècle, je serais heureux.»¹

Après ces mots, le public l'applaudit. Personne ne savait ce qui allait suivre.

«Nous avons devant nous des journées difficiles», poursuivit-il. Mais peu lui importait, «car je suis allé jusqu'au sommet de la montagne. Et j'ai vu la Terre promise». Comme tout le monde, il souhaitait vivre longtemps, mais la question ne le préoccupait plus. Au contraire. Il termina son discours par ces mots: «Ainsi je suis heureux, ce soir. Je ne m'inquiète de rien. Je ne crains aucun homme. Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur.»²

4 avril 1968. La chambre 306 du Lorraine Motel à Memphis. Cette chambre était aussi connue sous le nom de «suite King-Abernathy» parce que King y avait séjourné souvent au cours des derniers mois, en compagnie de son cher ami, Ralph Abernathy, comme lui pasteur et défenseur des droits civiques.

King avait parlé aux éboueurs le 18 mars, et le 28 mars, il avait organisé avec eux une marche de solidarité. Ces marches et actions de bienfaisance avaient également bénéficié de la participation de musiciens appartenant au Breadbasket Orchestra and Choir sous la direction de Ben Branch. «Ben, prévois de jouer *Precious Lord, Take My Hand* à la réunion de ce soir. Joue-le de la plus belle manière», dit King à Branch.

Quelques minutes plus tard – il est alors 18 h 05 – King prend l'air sur le balcon de sa chambre d'hôtel.

Une balle arrive droit sur lui et transperce sa joue et sa mâchoire. Elle l'atteint aussi à la moelle épinière et à l'artère principale. Abernathy entend le coup de feu et se précipite sur le balcon. King baigne dans son sang. Abernathy et d'autres militants le croient mort mais trouvent son pouls. À l'hôpital, une réanimation cardio-pulmonaire est pratiquée, mais King ne reviendra plus à lui³.

19 h 05. Martin Luther King Jr. est déclaré mort. L'autopsie révèle que King a le cœur d'un sexagénaire alors qu'il n'avait même pas quarante ans. C'est le résultat de la tension qui avait accompagné treize années de lutte incessante en faveur des droits civiques⁴.

Ce jour-là, quatre enfants perdent leur père. Une femme perd son époux. Le mouvement des droits civiques aux États-Unis perd sa figure de proue. Le monde perd un ambassadeur de l'espoir et un lauréat du prix Nobel de la paix.

King était l'homme des rêves, de l'espoir et de l'amour. Dans les périodes sombres, il était un exemple d'espoir dans le monde entier. Des millions de personnes pleureront sa mort, 300 000 hommes et femmes viendront assister à ses funérailles. Nombre d'entre eux descendront dans la rue pour crier leur colère. Des manifestations auront lieu dans une centaine de villes américaines. Au cours de ces débordements, quarante personnes perdront la vie⁵.

Pour King, la lutte contre l'injustice et l'inégalité était fondamentale. «Ce dont il s'agit ici, c'est d'injustice», avait-il dit dans son dernier discours. La situation des éboueurs de Memphis et de la population afro-américaine était une question d'injustice et

d'oppression. King refusait de se taire et entendait au contraire combattre cette injustice, même au prix de sa vie. Selon le FBI et la CIA, King était «l'homme le plus dangereux des États-Unis»⁶. Désormais, il était mort.

On connaît surtout son fameux discours *I have a dream* («J'ai fait un rêve»). En le prononçant, ce n'est pas seulement un militant des droits civiques qui s'exprimait, mais aussi un père et un citoyen inquiet. Le rêve de King est tout sauf l'*American dream* d'une élite. Son rêve n'était pas tant de voir un Obama élu président ou une Oprah Winfrey devenir milliardaire. Son rêve était de voir le jour où la classe ouvrière et les gens vivant dans la pauvreté ne souffriraient plus de la faim et ne seraient plus exploités. Il luttait pour que tous les Américains, quels que soient la couleur de leur peau, leur sexe ou leur classe, puissent vivre dans la dignité⁷. Il se battit pour ses rêves jusqu'au dernier soupir.

Dans ce livre, je montrerai que nous connaissons King beaucoup moins bien que nous le pensons. King n'était pas seulement l'homme du discours *J'ai fait un rêve*, il était aussi un penseur et un militant qui combattit le racisme, la pauvreté et le militarisme. Cet aspect de King a toujours bénéficié d'une attention beaucoup moins grande. Cinquante ans après sa mort, il est grand temps d'éclairer cet aspect-là et de montrer que l'analyse et le combat de King n'ont rien perdu de leur pertinence.

« Cela ne sert à rien »

Pour un assistant social ou un enseignant, les moments les plus difficiles sont ceux où l'on se trouve face à quelqu'un qui donne l'impression de n'avoir plus rien à perdre. À ces moments-là, on se sent complètement impuissant. On sait qu'on doit multiplier les efforts pour lui prouver le contraire, mais c'est très difficile lorsque les liens que cette personne a avec son entourage sont rompus ou, pire encore, n'ont jamais existé.

Dans l'une des écoles où j'ai travaillé, j'ai eu affaire à deux élèves qui étaient les champions du séchage des cours. Tous deux étaient persuadés qu'ils ne faisaient pas partie de notre société et qu'ils n'avaient rien à perdre. L'école mais aussi leurs parents avaient perdu toute foi en eux. Lorsque j'ai indiqué que j'étais d'accord d'accompagner ces deux jeunes, on m'a conseillé d'investir mon temps et mon énergie dans d'autres élèves, car ce serait peine perdue.

Yassine⁴⁷ ne m'a guère donné l'occasion ne fût-ce que de nouer le dialogue, ignorant mes tentatives l'une après l'autre. Lorsqu'il consentait de temps à autre à me parler, c'était davantage pour me montrer un minimum de respect, que parce qu'il croyait que sa situation s'en trouverait changée. Il avait trop souvent été déçu par des assistants sociaux censés les aider, lui et sa famille. C'est précisément parce qu'il était convaincu que rien ni personne ne pouvait changer sa situation qu'il estimait qu'il n'avait rien à perdre. « Ça va changer quoi, si je viens à l'école? Que pourrais-je apprendre dans l'enseignement professionnel? », me demanda Yassine en me regardant droit dans les yeux. « Imaginez que je

décroche un diplôme. Et alors? Cela ne va pas m'aider à trouver du travail. J'ai des amis et des neveux qui ont un diplôme et qui n'ont toujours pas trouvé de travail», poursuivit-il. «Cela ne sert à rien, Monsieur, et vous le savez très bien.»

Que dire alors à un garçon tel que Yassine? Il n'avait personne dans son entourage pour l'inspirer ou lui donner de l'espoir. Lorsque les autres n'ont plus d'espoir à nous transmettre, on finit soi-même par le perdre. J'ai tenté de le motiver et de lui montrer que l'école était bel et bien importante, pour lui, ses parents et plus tard ses enfants s'il souhaitait un jour devenir père. Mais en le disant, je savais que Yassine avait en grande partie raison. Il n'apprenait pas grand-chose à l'école. Il arrivait que les enseignants de ses matières principales soient absents pendant des mois. Il devient de plus en plus difficile de donner cours dans des classes surpeuplées et à des élèves qui éprouvent de nombreux problèmes. Avec les connaissances que Yassine acquérait à l'école, il avait très peu de chances de pouvoir entreprendre des études supérieures.

Je lui ai dit que certains élèves de son âge faisaient un travail d'étudiant et que lui aussi devrait essayer de trouver un travail. Mais nous savions tous les deux que, bien que j'aie aidé certains de ses condisciples à écrire leur CV et une lettre de motivation, ces élèves ne recevaient presque jamais de réponse lorsqu'ils postulaient. Je n'écris pas ceci parce que j'aurais perdu moi-même espoir, mais pour faire comprendre que pour de nombreux jeunes, cette situation est une réalité et qu'elle est une raison de perdre courage, de perdre tout espoir.

En revanche, Mohamed, l'autre jeune, j'ai pu le convaincre. Lui non plus ne voulait pas venir à l'école, mais il parlait au moins de ce qui le démotivait. Pour Mohamed, c'est surtout la situation qu'il connaissait chez lui qui posait problème. Sa mère ne savait pas payer les livres ni le matériel scolaire. « Nous devons aller mendier dans la famille pour avoir de l'argent pour acheter à manger », me raconta-t-il. Cette situation l'affectait, il se sentait mal et n'arrivait pas à se concentrer à l'école. Lorsque nous avons trouvé une solution pour les frais scolaires et qu'ensuite, il bénéficia de l'aide du CPAS, jouissant ainsi d'une certaine sécurité financière, sa situation et son attitude ont changé. Il venait presque toujours suivre les cours. Ce n'était pas facile car il avait accumulé beaucoup de retard, mais il avait retrouvé la motivation et faisait de gros efforts. Les enseignants et moi-même en avons fait le constat et tentions de le soutenir. À la fin de l'année, il a réussi.

Ce n'était pas le cas de Yassine. Je me suis souvent demandé pourquoi ce qui avait été possible pour Mohamed ne l'avait pas été pour Yassine. À ce jour, cette question demeure toujours sans réponse. Il y a dix-huit mois, j'ai repris contact avec les deux garçons parce que je voulais savoir ce qui avait fait la différence. Yassine avait changé d'école et même si une amélioration était perceptible, il séchait toujours les cours. Mohamed devait encore étudier un an pour obtenir son diplôme. Lorsque j'ai demandé à Mohamed pourquoi il avait changé d'attitude, il me répondit : « Pour une fois, je souhaitais que ma mère soit fière de moi, et lorsque nous avons eu moins de soucis financiers, j'ai eu de l'espoir. J'avais même oublié ce qu'était l'espoir. » Mohamed avait établi un plan. D'abord, il

voulait se faire de l'expérience comme mécanicien. Chez Mercedes-Benz, sa marque automobile préférée. Ensuite, lorsqu'il aurait épargné un peu d'argent, il ouvrirait son propre garage. Aux yeux de certains, ce projet peut être modeste, mais c'était le rêve le plus cher de Mohamed. Ceux qui rêvent de réaliser quelque chose ne sont plus gouvernés par l'idée «je n'ai rien à perdre», mais plutôt par celle «je n'ai pas de temps à perdre».

nowfuture
— ÉDITIONS —

Pour acheter la suite,
cliquez [ici](#).